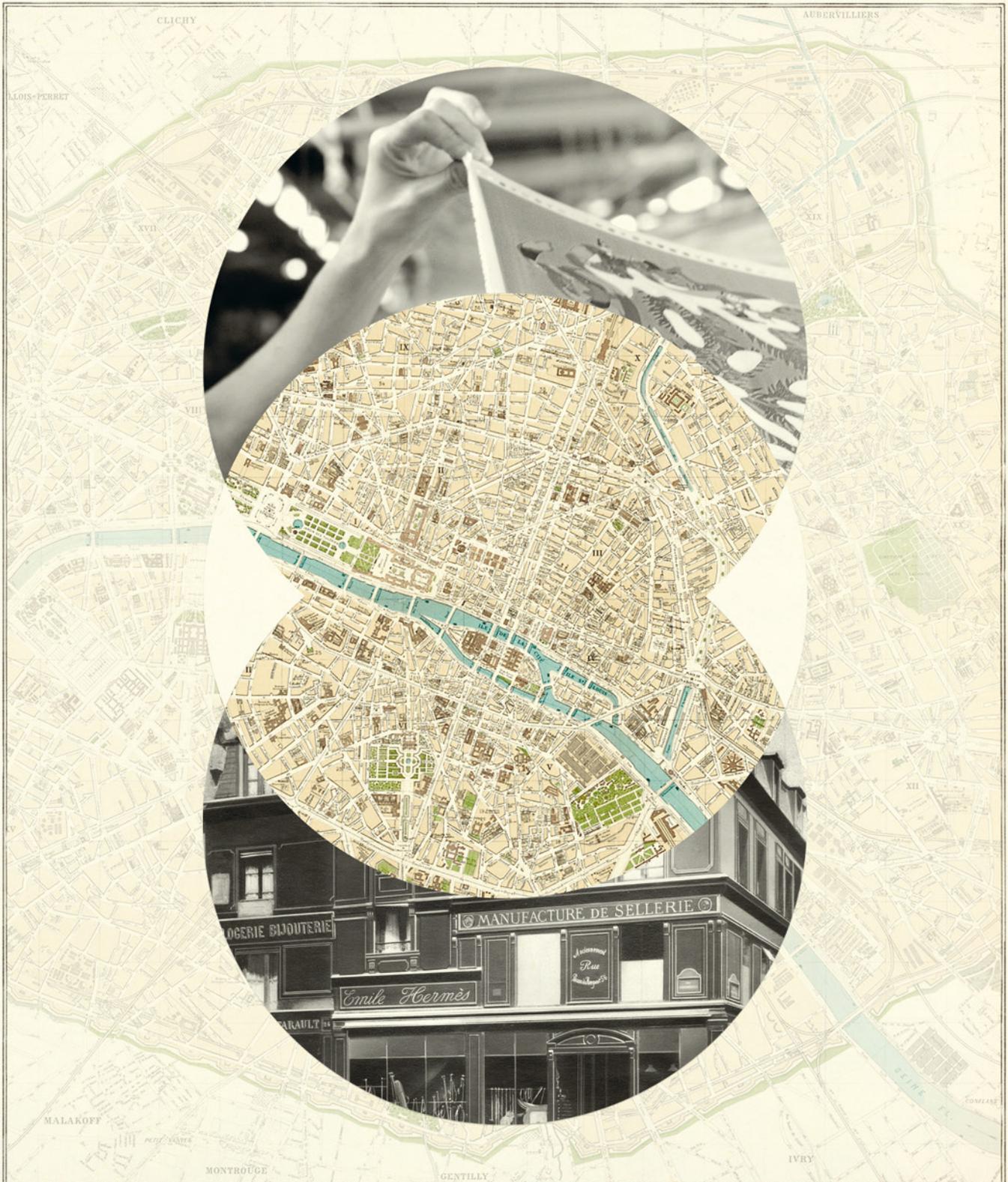


# Le Monde d'Hermès

PRINTEMPS-ÉTÉ 2020

N°76

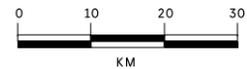
PART. 3



# LONDRES, FLORENCE, ORMUZ, SAMARCANDE, HANGZHOU, XI'AN

LES MILLE ET UNE HISTOIRES DE LA ROUTE DE LA SOIE

DE TIMOTHY BROOK\* ET NADINE IJEWERE (PHOTOGRAPHIES)



ÉPOQUE  
ROMAINE

XV<sup>e</sup>  
SIÈCLE

2020

39° 37' 37.243" N 66° 58' 29.903" E

Si Shakespeare ne lui avait pas donné vie dans ses écrits, la plupart d'entre nous ignoreraient tout d'Henry V. Certains auraient peut-être appris en classe que le jeune roi avait envahi la France en 1415. Mais nous ne savons qu'il épousa la fille de Charles VI, roi de France, que parce que Shakespeare a fait de Catherine de Valois le personnage d'une scène comique dans laquelle sa servante lui enseigne l'anglais pour la préparer aux assiduités d'Henry. Celui-ci était plus connu pour ses exploits militaires, et si Shakespeare était entré dans l'abbaye de Westminster, il aurait pu admirer sa selle, son casque, son épée et son bouclier qui y sont exposés. Toutefois, le détail le plus intéressant aura échappé à tous les regards : ce bouclier est doublé de soie bleue à motifs, originaire de Chine.

Quand cette étoffe est-elle arrivée à Londres? Nous savons qu'Henry a été couronné en 1413 et qu'il a rendu l'âme en 1422, mais certains ont suggéré que ce bouclier aurait pu appartenir à son père. Si tel est le cas, cette soierie aura atteint l'Angleterre au XIV<sup>e</sup> siècle. Prenons ce point de départ et demandons-nous qui d'autre, dans l'Europe d'alors, avait entre les mains de la soie venue de Chine. Un certain nombre de gens, en fait.

L'Église, pour commencer. Existait-il, pour les diacres et les prêtres qui célébraient la messe, meilleur moyen de glorifier Dieu que de se vêtir de la plus somptueuse étoffe

que l'argent pût acheter, autrement dit de soie chinoise? Une église de Stralsund, port allemand de la Baltique, a conservé une dalmatique, un vêtement liturgique, du XIV<sup>e</sup> siècle. Un tailleur local l'avait confectionnée pour le diacre de cette église en assemblant cinq pièces de belle étoffe de soie, qu'on appelait alors «tissu d'or». L'ample dos de cet habit est orné de vrilles de vigne qui s'enroulent autour de grosses fleurs de lotus et de pivoine. Sur l'ourlet, des paons font face à celui qui regarde le vêtement, tandis que des phénix prennent leur envol sur les manches. (En Chine, le motif du phénix était réservé aux parures féminines, ce que le diacre ne pouvait pas savoir.) C'est un ouvrage raffiné, dont la surface est ornée de motifs cousus à l'aide de minces fils de cuir doré. Nous ne sommes pas plus en mesure d'identifier avec précision l'origine de ce tissu que celle de la soierie d'Henry. Il est venu d'Orient, sans doute de Chine, encore que le fil d'or ait pu avoir été ajouté dans l'espace persan de l'Empire mongol. Les Italiens parlaient de *panni tartarici*, d'«étoffes tartares (ou mongoles)».

En Italie, c'est sous forme de peinture et non de tissu que nous rencontrons la plus belle soierie du XIV<sup>e</sup> siècle : sur la *Vierge de l'humilité avec le Père éternel, la colombe de l'Esprit saint et huit anges*<sup>1</sup>, de Silvestro dei Gherarducci. Les tisseurs de soie italiens fabriquaient un succédané de qualité, mais cette étoffe-là fait

\* Timothy Brook est historien, spécialiste de la Chine, professeur à l'université de la Colombie-Britannique, Vancouver.

1. Silvestro dei Gherarducci, *Vierge de l'humilité avec le Père éternel, la colombe de l'Esprit saint et huit anges*, 1370-1375, tempera sur panneau, 164 x 90 cm. Galleria dell'Accademia, Florence.



l'effet d'une réalisation tartare authentique. Gherarducci, qui avait appris l'art de la miniature au couvent de Santa Maria degli Angeli de Florence, y a peint sa *Vierge de l'humilité* dans les années 1370. Il a représenté Marie tenant sur ses genoux Jésus qui cherche à attraper son tout petit sein, mais le regard de l'Enfant semble moins intéressé par sa mère que par les spectateurs. Dans cette explosion exubérante de teintes dorées, tout le monde, exception faite de Dieu, porte la même soierie chinoise tissée d'un motif végétal complexe. Le dessin est d'une telle précision qu'il est impensable que Gherarducci n'ait pas eu cette étoffe sous les yeux avant de la peindre. On ne saurait dire si la cape bleue à la bordure dorée de Marie est, elle aussi, en soie chinoise, mais, Dieu étant représenté dans un vêtement assorti, on imagine mal que Gherarducci ait accordé à ses modèles autre chose que la plus belle étoffe, et donc la plus chère, qu'ait possédée le couvent.

Soie à Florence, soie sur les rives de la Baltique, soie sur le champ de bataille. Comment ces textiles sont-ils arrivés en Europe? La plus grande partie des soieries se sont décomposées et effritées, et nos archives ont fait de même. À l'image du tailleur de Stralsund, nous en sommes réduits à assembler les vestiges qui nous parviennent. Pour ce faire, il n'est pas inutile d'interroger le plus célèbre voyageur vénitien : Marco Polo savait bien des choses sur la soie.

Pour accéder par voie de terre au grand port d'Ormuz, situé à l'embouchure du golfe Persique, il faut descendre doucement d'un plateau aride vers une vaste plaine sillonnée de cours d'eau. Le paysage est parsemé de nombreux dattiers et animé de perroquets et d'autres oiseaux multicolores. Voici en quels termes Marco Polo décrit son arrivée dans la «grande et illustre cité» d'Ormuz. Après avoir chevauché deux jours pour traverser cette plaine, il aperçoit ce «très grand centre de commerce [qui] a un port... [où des] marchands arrivent de l'Inde, avec leurs navires chargés d'épices, de pierres, de perles, de draps de soie et d'or, de dents d'éléphants et de bien d'autres marchandises». Ormuz servait de centre d'échange pour ces soieries et ces tissus d'or. Les importateurs les vendaient aux acheteurs, «qui les port[ai]ent

ensuite par le monde entier en les revendant à d'autres marchands<sup>2</sup>». Bien que fort impressionné par cette ville, Polo est impatient d'en repartir avant l'arrivée de la chaleur. Quand le sirocco souffle, explique-t-il, il «dessèche tout», contraignant les habitants à se réfugier sous des tonnelles ou à se plonger jusqu'au cou dans des étangs. Lorsqu'on veut enterrer un mort à l'extérieur alors que sévit ce vent torride, a-t-on raconté à Polo, ses membres se détachent de son torse desséché dès qu'on cherche à soulever son corps.

Dans le courant de l'hiver 1292, quand Polo se rend à Ormuz, il n'arrive pas par la terre comme le suggère sa description, mais par la mer – à bord d'un navire chinois au service de Kubilai Khan, grand khan de tous les Mongols et empereur du Grand État Yuan de Chine. Polo avait passé plus de quinze ans avec son père et son oncle au service du grand khan. Tous trois regagnaient alors Venise, où Polo tissera ses souvenirs sous forme de Mémoires intitulés *Le Devisement du monde*. Mi-roman, mi-guide touristique, cet ouvrage mêle expériences personnelles et informations locales utiles, selon l'auteur, à quiconque souhaite se rendre en Chine. Pour chaque ville où il se rend, Polo dresse la liste de ce qu'on y fait et de ce qu'on peut y acheter. Sur chacune de ces listes ou presque, la soie figure en bonne place. À Zhuozhou, par exemple, ils «font des draps de soie et d'or», tandis qu'à Taiyuan ils «fabriquent à la perfection des draps d'or et de soie». Dans les villes situées le long du fleuve Jaune, on peut être assuré de trouver «le gingembre en quantité et la soie en abondance» tandis que, plus au nord, on fabrique «toutes sortes de draps d'or et d'autres draps». La grande cité antique de Xi'an, considérée comme le terminus oriental de la route de la soie, se flatte de posséder de la «soie en abondance» ainsi que des «draps de soie et d'or». À Hangzhou, ancienne capitale de la dynastie Song, Polo n'est pas seulement surpris par la grande quantité de soie, mais par l'usage courant qu'en font tant les hommes que les femmes. «Ils portent de la soie tout le temps», s'exclame-t-il.

Hangzhou était déjà un grand centre du commerce de la soie plusieurs siècles avant l'arrivée de Polo, et ses étoffes étaient expédiées

2. Marco Polo, *La Description du monde*, traduit par Pierre-Yves Badel, Paris, Le Livre de poche, 1998 [1298].





à travers toute la Chine et dans le reste du monde grâce à son port situé en aval, Gaopu. Aujourd'hui, peu de choses à Gaopu rappellent ce commerce maritime, mais les fouilles récentes d'un entrepôt gouvernemental de soie du XIV<sup>e</sup> siècle situé plus à l'est, à Ningbo, offrent d'excellents et solides témoignages concernant le côté chinois du commerce international de la soie. Polo nous dit simplement que Gaopu accueille «une grande quantité de navires chargés de marchandises rares et de grande valeur». Mais si des cargaisons arrivaient d'Inde dans les cales de navires chinois, il en découle qu'à l'inverse des cargaisons chinoises, notamment de la soie, partaient de Gaopu. Polo raconte que, l'été, des navires chinois chargés de marchandises se rendent régulièrement sur la côte de Malabar, en Inde. Amarrant leurs navires à l'aide de grosses ancrées de bois, les équipages déchargent leur cargaison avant d'en embarquer une nouvelle, qu'ils gardent jusqu'à une semaine par crainte des pillards. De là, des marchands de Malabar et du Gujarat viennent chercher les marchandises chinoises qu'ils transportent ensuite jusqu'à Ormuz. Dans son propre «guide touristique», un soldat chinois qui arrive à Ormuz en 1411, un siècle après Polo, explique à ses lecteurs que les deux plus gros volumes d'articles débarqués à Ormuz pour être expédiés vers le Levant sont des caisses de porcelaine bleu et blanc et des rouleaux de «satins de couleur et de fines soieries» – tous originaires de Chine.

Vous avez, bien sûr, entendu parler de la route de la soie qui ceinturait l'Eurasie, mais ce n'était pas le cas de Marco Polo. S'il avait bien emprunté la voie terrestre rejoignant la Chine quand il avait dix-sept ans, personne ne lui avait dit qu'il s'agissait de la route de la soie. L'idée même de son existence a été inventée en 1877 par Ferdinand von Richthofen, géologue allemand, qui se rendit en Chine par voie terrestre bien plus souvent que les Polo et estima que le corridor qu'il suivait avait besoin d'un nom. Il l'appela donc «*Seidenstraße*». Personne, avant lui, n'avait songé à donner une identité unique au réseau perpétuellement mouvant de routes sur lesquelles circulaient les caravanes de dromadaires. Des marchandises quittaient la Chine, étaient vendues et transbordées

d'oasis en oasis, de ville en ville, de Xi'an à Samarcande et à Alep, pour être expédiées sur tout le pourtour méditerranéen. Mais personne ne savait que c'était la route de la soie. De même qu'Henry V est l'Henry de Shakespeare, la route de la soie est celle de Richthofen.

Même dans les périodes les plus favorables, le transport terrestre est hasardeux. Les marchandises en transit n'arrivent à bon port que lorsque les brigands ou les sultans jugent plus profitable de les taxer que de les piller. Il est si difficile de garantir la sécurité de régions désertiques que les chances pour que cette route reste ouverte sont minces. Voilà pourquoi nous rencontrons Polo à Ormuz : il n'a pas d'autre moyen de rentrer chez lui.

Cela faisait un certain temps que les Polo souhaitaient regagner Venise, mais Kubilai avait refusé de leur donner congé. C'est alors qu'une occasion se présenta. L'une des obligations de Kubilai en qualité de grand khan des Mongols était de fournir des épouses aux autres membres de la famille royale. Or, dans les années 1280, l'ilkhan, son petit-neveu qui régnait sur ce qui est aujourd'hui la Perse, envoya des émissaires à Pékin pour réclamer une épouse impériale. Kubilai choisit à cette fin la jeune Kökečïn et donna ordre qu'on lui fit traverser le continent vers l'ouest sous escorte. Mais, en 1290, les conditions de circulation sur cette route terrestre s'étaient dégradées. Revenu à ce moment précis d'une mission en Inde, Marco Polo régala les autres courtisans du récit de ses aventures. Les émissaires de l'ilkhan, qui l'avaient entendu, décidèrent de demander à Kubilai de les autoriser à emmener Kökečïn par la mer. Il accepta, et les Polo se portèrent volontaires pour prendre part à l'expédition. Kubilai les laissa alors partir.

Ce voyage était une opération d'envergure. Une flotte de quatorze vaisseaux prit la mer en janvier 1291 en direction de l'océan Indien. Dans chaque port où l'expédition jetait l'ancre, les ambassadeurs de Kubilai allaient voir le souverain local afin d'obtenir sa soumission à leur maître. Qui pouvait refuser? Si ce voyage avait eu pour unique objectif de conduire la princesse à destination, il aurait duré au maximum un an, mais, en raison de

ces missions diplomatiques annexes, il en prit deux. Les cales des navires contenaient-elles de la soie chinoise? Très certainement. Les cent dames de l'entourage de la princesse avaient besoin d'étoffes pour leurs vêtements, et les émissaires de l'empereur devaient posséder de somptueux brocards de soie à offrir aux tributaires dociles. La soie était l'article de valeur de ce voyage. L'expédition transportait des provisions pour deux ans, mais il était indispensable de disposer de liquidités pendant le trajet. Or la soie était une devise internationale.

Bien que la route terrestre depuis la Chine n'ait pas été fermée de façon permanente, l'équilibre des forces entre les potentats régionaux, ce qu'on a surnommé la «*Pax Mongolica*», était susceptible de se rompre en un clin d'œil. Quand il était possible de charger de la soie sur des dromadaires, on le faisait. Lorsque c'était impossible, il fallait innover : trouver un nouvel itinéraire ou, pour ceux qui possédaient le capital nécessaire, envoyer les marchandises par la mer. La route de la soie était une idée simple, mais une réalité complexe. Au moment où Gherarducci revêtait Jésus de soie peinte, la dynastie Ming renforçait ses frontières. Du temps où le tailleur de Stralsund assemblait ses pièces de soie, la Perse était la seule source sûre de *panni tartarici*.

Si l'on peut donc s'étonner que l'artisan chargé de doubler le bouclier d'Henry ait choisi de la soie chinoise, il ne faut pas oublier que les rois ne devaient arborer que le meilleur. Shakespeare aurait sans doute ajouté un joli détail en en faisant état, mais il ne le fit pas. L'unique allusion au bouclier d'Henry figure à l'acte III, au moment où Pistolet, un ami d'Henry du temps de sa jeunesse dissolue, affirme que «*glaiive et bouclier, dans la plaine sanglante, gagnent un immortel renom*<sup>3</sup>». De quoi satisfaire Henry, mais non Pistolet et ses compagnons, qui passent l'essentiel de cette scène à regretter de ne pas être dans une taverne devant une chope de bière.

Pour ce qui était des plaines sanglantes et du renom immortel, *Henry V* ne pouvait rivaliser avec *Tamerlan le Grand*<sup>4</sup>, la pièce remarquablement populaire de Christopher Marlowe, une interprétation romancée de

la vie de Tamerlan écrite une douzaine d'années auparavant. Tamerlan gouvernait l'Asie occidentale mongole en enjambant la route de la soie à Samarcande, alors qu'Henry était encore un enfant. À en croire un envoyé espagnol, González de Clavijo, dépêché à Samarcande en 1404, la soie chinoise était l'article d'importation le plus prisé de la ville. Marlowe s'en inspire, drapant de soie le trône du roi de Perse de sa pièce, faisant promettre à Tamerlan de vêtir sa future reine de cette étoffe et imaginant la richesse de Damas en représentant les citoyens «*vêtus de soie et de brocards*» – nouvel exemple de *panni tartarici*.

Marlowe a fort bien rendu le caractère impitoyable de Tamerlan, mais il ignorait tout des innovations audacieuses et coercitives dont usa ce dernier pour faire de Samarcande la plus grande cité entre Tabriz et Beijing. Nécessité d'accroître la production? Faites venir 150 000 artisans. Pénurie de soieries à un prix accessible? Amenez des tisserands de Damas. Insuffisance de nourriture et de matières premières? Entourez la ville de vignobles, de champs de melons et de plantations de coton. Absence de lieu où les marchands puissent exposer leurs marchandises? Élargissez la rue principale, recouvrez-la d'un toit et percez des fenêtres à intervalles réguliers pour laisser entrer le jour – et que les travaux soient achevés en vingt jours! Et si les habitants protestent parce que vous avez démoli leurs maisons pour réaliser ce projet, regagnez leurs faveurs en leur versant une généreuse indemnité.

Cette Samarcande s'épanouit après l'époque de Marco Polo, mais, en tout état de cause, la route de la soie qu'il emprunta le fit passer bien plus au nord, tandis que son voyage de retour le déposa à Ormuz. Ormuz n'était pas Samarcande, mais possédait une particularité qui suscita l'émerveillement de Polo. Il l'appelle «*ventier*». Chaque maison, écrit-il, est équipée d'un de ces manchons à air «*pour capter le vent*». Les habitants n'ont qu'à tourner cet appareil «*du côté d'où vient le vent, si bien que le vent descend dans les maisons pour les rafraîchir; autrement, ils ne pourraient tenir à cause de la grande chaleur qu'il fait. Il n'y a là rien d'autre et je ne vous en dirai pas plus*<sup>5</sup>», conclut-il. Et il part pour Tabriz avant d'être rattrapé par la chaleur.

3. William Shakespeare, *Henry V*, traduit de l'anglais par François-Victor Hugo, Paris, Gallimard, La Pléiade, 1959 [v. 1599].

4. Christopher Marlowe, *Tamerlan le Grand*, traduit de l'anglais par Luc de Goustine, Belval, Circé, 2003 [1590].

5. Marco Polo, *op. cit.*



















